

## L'enfer qu'a sa tête

Une journaliste de France-Culture interrogeait il y a peu Dominique Meens qui publiait ce printemps *Pêche à pied* aux éditions Pontcerq. Celui-ci de prétendre qu'il était au paradis, saint homme chinois maîtrisant le vol du dragon, supposions-nous, ce qui ne laisse pas d'intriguer. D'autant que trois instants plus tard on entendait « n'en faire qu'à sa tête », ce que permettrait l'écriture, toujours selon notre auteur. On voit au titre de notre propos comme nous l'entendons, simple lecteur que nous sommes.

« L'enfer, c'est les autres », la célèbre citation de Sartre passée au quasi-proverbe, nous permet d'apprécier la valeur du *geste* ou du *souci*, comme on a pu l'écrire autrefois, de cet écrivain qui n'en veut pas être. Voilà un auteur qui voue ses lecteurs et bientôt le monde entier, que dis-je, l'Univers, aux gémonies ! Cela dit, cela fait « [de discours] », comme il l'écrit lui-même, qu'en est-il exactement, pour nous-autres lecteurs ?

« J'appelle donc à contester Meens, car j'en suis incapable. » Cette phrase conclut le point de vue d'une lectrice, Véronique Vassiliou, pour qui « il suffi[rait] de se laisser porter. » Nous-autres (on entend bien que je n'use d'un *nous* de majesté, dont abuse Meens plus qu'à son tour, mais

d'un *nous* de parti pris, celui de lecteurs qui ne s'en laissent pas conter), allons montrer ici que, de capacité, il n'en faut point d'autre que de voir clair et de lire ailleurs que dans l'obscurité.

Commençons par l'objet du débat. Comme c'est étrange, il n'y en a pas. C'est la *Chasse au Snark*, (Lewis Carroll, 1876) qui se termine, le sait-on, par l'intervention assassine du Boojum ! Claude Roy, esprit fin et critique du siècle dernier, l'avait noté dès la parution du premier volume de l'*Ornithologie du promeneur* que publiait Meens en 1995. Quoique l'objet, l'oiseau donc, semblât annoncé, le voilà qui disparaissait, effacé au fur et à mesure par les figures et mascarades rhétoriques de l'auteur prétendu, comme le contorsionniste au cirque fait disparaître le corps humain, créant un certain malaise, ou, toujours au cirque, c'en est un, comme les trapèzes cèdent sûrement la place à quelques danseurs en apesanteur, ne suscitant bientôt plus que l'effroi, soulagé quand l'un ou l'autre se reçoit dans les filets.

À l'issue de ce programme encyclopédique, dont on ne sera étonné qu'il ait été abandonné, une fois entendu que d'objet à *Penser/Classer* (Georges Pérec, Seuil 1985), il n'y a plus, enseveli sous les grimaces rhétoriques dudit *promeneur*, Meens entreprend, écrit-il, « d'écrire un grand livre ». Ironie ? Il n'y a pas lieu de lire autre chose qu'une ironie retournée, manière astucieuse, croit l'auteur, de s'autoriser à gambader dans la glu narcissique. Depuis cet *Aujourd'hui je dors*, qui ne signifie rien qu'un « Aujourd'hui je me complais » – c'est le seul point de vérité de ces pages, qu'est-ce donc d'autre qu'un dormeur, chez Héraclite même ? – jusqu'à l'issue de la série, sous le titre *Aujourd'hui tome deux*, paraîtront, grâce à

la complaisance de Paul Otchakovsky-Laurens, assez intrigante, quatre gros volumes dont nous ne pourrions en aucun cas dire de quoi il s'agit. Que l'on nous questionne à leur sujet, tout bonnement, ainsi : « De quoi ça parle ? », nous resterons cois, et bien embarrassés. Que l'on ne vienne soutenir le brouillard cultivé par Meens comme Turner faisait des siens, en citant, mettons, des essayistes. *Le gai savoir*, de Nietzsche, peut nous *promener* sur mille chemins loin des portes ouvertes philosophiques, son Nord est le savoir, il y va gaiement. Nous ne pouvons en dire de même de Meens, puisqu'il ne va nulle part et l'enfer dans la tête.

Quoi que l'on puisse espérer des titres qui suivront, les réponses resteront tout aussi vagues, au point d'un ridicule certain. Voilà que les oiseaux parlent dans les buissons et que l'océan écrit sur nos plages... Certes, les premiers ne disent pas grand-chose, avoue l'écrivain, et le second est illisible. On le voit reprendre les impasses d'un Claude Ollier (*Une histoire illisible*, Flammarion 1986) ou de Denis Roche (*Le mécrit*, Seuil 1972), et encore. Mettons que la paranoïa à laquelle incline le narcissisme angoissé de qui veut parler sans parler de quoi que ce soit, ou mieux parlant de rien, soit une cause possible, encore faut-il qu'elle soit « critique », ainsi que l'a proposé l'illustre Dali. Quelle critique est-elle sinon effective, au moins envisagée dans les derniers livres de Meens, qui paraissent désormais chez Pontcerq ? « Ni » Nous avons bien lu : ni, *niente*, *nada*, *no*, *nicht*.

Nous ne nierons pas, de notre côté, que c'est une façon nette de couper court. À quoi nous pourrions conclure en disant que de se couper des lecteurs, il y est vite parvenu, et qu'il aurait pu en rester là. S'il a persévéré,

on devine l'anguille sous roche, elle est nommée dans cette « persévération » que ce spécialiste du lacanisme entend tout aussi bien que nous. Nous ne contesterons pas un tel symptôme, mais nous contestons qu'il puisse faire littérature.

Jacob Lavivonne, Paris, juin 2024.

Post-scriptum.

La personne à laquelle je confiais ces considérations insiste : « Que pensez-vous de *Pêche à pied*, que je vous demandai de lire ? » Meens a pris l'habitude de tenter de sauver ses meubles en jetant parmi eux quelque auteur, disons, vérifié. Donoso Pareja, par exemple, un poète équatorien qu'il traduit pour *Aujourd'hui tome deux*, ou Voltaire dans sa correspondance avec Palissot qu'avait sévèrement repérée Philippe Lançon, tant la citation était longue (34 pages !), pour *Aujourd'hui je dors*. Il dort, mais il pille beaucoup. Dans *Pêche à pied*, ce sont Khlebnikov, Apulée, Lenau et Callimaque, mais des traductions, bonnes ou mauvaises, d'auteurs certifiés peuvent-elles, bouées, sauver un livre de plomb ?

## **Ce qui précède n'est pas un jeu**

Ce qui précède n'est pas un jeu, si décidé lors d'une conversation avec un lecteur aimable, considérant que la haine pouvait tout aussi bien dire que l'amour. Je ne suis pas parvenu à la haine, et pour cause, mais la détestation suffira. La critique philistine et réactionnaire de Jacob Lavivonne rappelle les mauvais jours du siècle dernier où furent définitivement éteintes les dernières braises de la critique rationnelle. Je peux témoigner de ce fait [de discours] : une goutte prise à l'océan suffit à en donner la composi-

tion. Un critique littéraire d'alors, jusque-là cantonné dans les rangs du contentement de soi et de l'ordre présent, passé à revenir, fut invité à s'exprimer au cours d'une émission radiophonique à cette époque plutôt dialectique et joueuse. Claude Ollier vint sur le tapis, qui publiait *Outback ou l'arrière-monde* (Flammarion 1995) ou *Aberration* (Flammarion 1997). Le philistin de service put enfin s'en donner à cœur-joie. Il s'était quasiment tu au début de l'émission, mais cet Ollier qu'il ne lisait point au-delà de trente pages, dont il sortait éprouvé dans son malaise de n'y rien entendre et d'avoir à se l'avouer, il allait enfin pouvoir lui régler son compte et, avec lui, le compte de cette engeance qui avait réduit à rien les règles romanesques du personnage, de la narration, de la clarté raisonnable du français, etc. Ce qu'il fit d'un ton sec et peu amène, défiant ses collègues au micro de le reprendre au défaut de ses goûts dont on sait qu'ils ne se discutent pas. « Les personnages d'Ollier n'ont nulle épaisseur ni psychologie, par exemple. » Tout était dit, et sur le ton qu'il fallait. La réussite fut totale. Deux ans après le patron de l'émission se défenestrait de son bureau, l'émission le suivrait peu de temps après.